

El Espectador (extraits)

Ortega Y Gasset

Volume 5, numéro 1, avril 1972

L'essai

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500224ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500224ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gasset, O. Y. (1972). El Espectador (extraits). *Études littéraires*, 5(1), 115–130.
<https://doi.org/10.7202/500224ar>

EL ESPECTADOR (extraits)

ortega y gasset

S'il est une tradition nationale, qui, au fil du temps, ait su donner pâture et tablature à l'essayiste, c'est à n'en pas douter l'espagnole. Sans même faire entrer en ligne les mille et un motifs puisés par Montaigne dans l'historiographie, toujours plus ou moins philosophique, des deux Indes ou — de Schlegel à Heine — par la pensée allemande dans la somme ambiguë de Cervantes, il faut convenir que tout dans la Péninsule, depuis les traits assignés, non sans raison, au génie de la race et notamment l'individualisme foncier, confinant à la rébellion permanente, jusqu'à certains des caractères distinctifs de la société espagnole bien au-delà du seuil des temps modernes : triple conditionnement de la culture par la ou les Cours, impériale, royale ou seigneuriales — l'Église et l'inflexion théologale et rhétorique dérivée d'elle, — l'Université sœur et rivale, de Salamanque à l'*Institución Libre*, tout, en bref, instaure et maintient un climat propice à la divagation raisonnable, orthodoxe ou libertine, mais toujours plus ou moins « guerrillera ».

De l'Âge d'Or de Thérèse et de Gracián aux Lumières de Feijóo, de Jovellanos ou de Cabarrús, c'est le même fil multicolore et sinueux qui conduit au deuxième Grand Siècle ou, pour être plus juste, à la résurrection, enclose entre les termes, politiquement significatifs, de 1868 et de 1936. Qu'il s'agisse des adolescents mûris à la lumière de la « Gloriosa », et notamment du grand Clarin, si prophétique en son pré-lukacsisme, si méconnu, enfin ressuscité, ou de la génération dite de 1898 avec sans doute Unamuno, Machado, Baroja (et Azorín, si l'on y tient), mais aussi avec le Valle Inclán de *la Lámpara maravillosa* et le Juan Ramón de *Españoles de tres mundos*, sans compter les avant-coureurs Costa et Ganimet entre bien d'autres, ou que l'on considère l'entre-deux-guerres au sens le plus généreux : 1913-1939, où Maeztu et Azaña, Pérez de Ayala et le génial, clownesque et goyesque Gómez de la Serna, pour ne rien dire des catalans et de leur Prince-Pontife limpide et magistral, Josep Carner, frayent par mille essais les voies, bientôt barrées ou dérisoires, d'un Bergamín,

d'un Cernuda ou même d'un Giménez Caballero, le filon pé-ninsulaire, répétons-le, est de l'or le plus fin et le plus abondant. Celui-là même que prodigue à qui peu ou prou lit le castillan l'œuvre d'Ortega y Gasset, quelques réserves qu'elle ait pu et dû susciter ; œuvre maintes fois présentée au public francophone par J. Cassou et M. Pomès dès les années 30, par Estelrich ensuite, plus tard enfin avec toute l'autorité du philosophe spécialiste par Alain Guy (*O. y G.*, Seghers) sans que jamais la figure d'Ortega ait connu le millième de la popularité, plus ou moins justifiable à vrai dire, d'un Unamuno.

Les réserves auxquelles on vient de faire allusion y sont-elles pour quelque chose ? Vraisemblablement non, encore que l'on puisse saisir combien élitisme et cosmopolitisme ont pu nuire au prestige de ce grand seigneur de la pensée et des lettres espagnoles, trop nietzschéen sans doute et trop attaché à l'Europe de naguère et à ses constantes germaniques pour ne pas surprendre ou rebuter telle ignorance ou telle délicatesse. Il est incontestable d'autre part que, si bienfaisants qu'aient été ces grands travaux de traduction et d'« irrigation » intellectuelle, méthodiques et méthodologiques, entrepris par Ortega dans les Lundis de *El Imparcial* ou depuis la tribune et la chaire de *España* et de la *Revista de Occidente*, si libérales, au sens éthique et politique du terme, qu'aient paru les attitudes du maître à telle heure décisive de l'Espagne contemporaine, on put et l'on peut encore lui tenir rigueur de la distance, tactique ou non, qu'il sut interposer entre sa personne et la « circunstancia » ; bien qu'il faille aussi en toute équité reconnaître leur poids, leur résonance à des actes irréversibles comme le discours de la Comedia en mars 1914 ou le « Delenda est Monarchia » de novembre 1930.

En vérité ce n'est pas dans le chant du cygne du métaphysicien et du patricien madrilègne, de ce bourgeois sans bourgeoisie vraiment nationale — formule où tient sans doute le calvaire de l'Espagne moderne — qu'il faut chercher un motif de survie ; mais bien plutôt dans la méditation incessante, clairvoyante et nourrie des plus hautes permanences, des figures, des horizons, de l'histoire de son pays. C'est dans la « circonstance » ininterrompue et non dans une feinte universalité surannée que perdure le meilleur d'Ortega, étayé par l'un des grands styles dont l'Espagne puisse être fière,

par la prose la plus élégante et la plus musclée, ciselée jusque dans sa négligence ou plutôt sa désinvolture, la plus ouverte aux vents d'Europe et la plus intrinsèquement castillane. Celle dont le maître suprême en la matière, Juan Ramón Jiménez, pouvait écrire — et il s'agit en toute rigueur des années d'apprentissage d'Ortega — qu'elle le « conquérirait chaque jour davantage ». Ce qui ne nous éloigne nullement de la définition, précieuse en sa sympathie et sa véracité, du même Juan Ramón : « Ortega fut toujours un homme de cœur ».



MÉDITATION DE L'ESCURIAL ¹

DANS LE PAYSAGE

Sur le fond du paysage de l'Escorial, le Monastère n'est en définitive que le bloc majeur qui se détache des masses voisines par le relief et le poli suprême des arêtes. Durant ces journées de printemps, il est une heure où le soleil, pareil à une ampoule d'or, se brise contre les pics de la sierra et où une suave lumière, teintée de bleu, de violet, de carmin se déverse au long des pentes et de la vallée, fondant tous les profils avec douceur. Le bloc de pierre taillée déjoue alors les desseins du maître-d'œuvre et, docile à un instinct plus fort, va se confondre au sein maternel des carrières. Francisco Alcántara, ce parfait connaisseur des choses d'Espagne, a coutume de dire que si le castillan est l'idiome où viennent s'intégrer en quelque manière dialectes et langues de la périphérie hispanique, la lumière de notre Castille centrale constitue une quintessence des lumières provinciales.

Cette lumière castillane est celle-là même qui, avant que la nuit s'étende par le ciel, telle une vache au pas tranquille, transfigure l'Escorial, au point qu'il nous semble un silex gigantesque, dans l'attente du choc, de la secousse décisive, capable d'ouvrir les veines de feu qui sillonnent ses entrail-

¹ Les textes suivants, empruntés à *El Espectador*, bréviaire de gloses orteguïennes échelonnées de 1916 à 1934, se rattachent à deux des thèmes de prédilection de l'écrivain : le cervantin et le donjuanesque. L'édition retenue est celle de la *Biblioteca Nueva*, Madrid, 1950.

les vigoureuses. Farouche et silencieux le paysage de granit, avec sa grande roche lyrique au beau milieu, attend une génération digne de lui arracher l'étincelle de l'esprit.

À qui Philippe II avait-il donc dédié cette énorme profession de foi qui représente, après Saint-Pierre de Rome, le credo le plus lourd pesant sur le sol de l'Europe ? La chartre de fondation fait dire au roi : « Lequel Monastère nous fondons à l'adresse et au nom du bienheureux Saint Laurent, de par la dévotion particulière que, comme il a été dit, nous professons envers ce glorieux saint, et en mémoire de la faveur et de la victoire dont le jour de sa fête nous commençâmes d'être gratifié ». Cette faveur n'est autre que la victoire de Saint-Quentin.

Nous avons affaire ici à une légende fondée en document qu'il convient de rectifier, en dépit de ce dernier. Saint Laurent est un saint respectable, comme tous les saints mais, à la vérité, il n'a guère coutume d'intervenir dans les activités de notre peuple. Serait-il possible que l'une des affirmations les plus puissantes de notre histoire, l'érection de l'Escorial n'ait eu d'autre sens qu'une action de grâce inspirée par un saint de passage, de peu de consistance dans la réalité espagnole ? Saint Laurent ne nous suffit pas : je suis le premier à admirer le trait par lequel, une fois bien grillé sur un côté, il demanda qu'on le tournât sur l'autre ; sans ce geste l'humour serait absent du martyrologe. Mais, en toute franchise, la patience de Saint Laurent, pour admirable qu'elle soit, ne suffit point à remplir cette enceinte colossale.

Il est hors de doute que lorsque, entre divers plans qu'on lui soumettait, Philippe II eut à choisir, il trouva que nul autre que celui-ci n'exprimait son interprétation du divin.

□ □ □

POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU

Tous les temples sont élevés, c'est l'évidence, à la plus grande gloire de Dieu ; mais Dieu est une idée générale et un temple véritable n'a jamais été élevé en l'honneur d'une idée générale. L'apôtre qui, vagabondant à travers Athènes, crut lire au fronton d'un autel : « Au Dieu inconnu » fut la victime

d'une surprenante erreur ; ce sanctuaire n'exista jamais. La religion ne se satisfait point d'un Dieu abstrait, d'une pensée ; elle a besoin d'un Dieu concret, que nous puissions sentir et éprouver réellement. De là qu'il y ait autant d'images de Dieu que d'individus : chacun, au plus profond, au plus secret de ses ferveurs, le compose des éléments qu'il trouve les plus disponibles. La rigueur du dogmatisme catholique se borne à exiger des fidèles qu'ils admettent la définition canonique de Dieu ; mais elle laisse toute liberté à la fantaisie de chacun de l'imaginer et de le sentir à sa guise. Taine raconte qu'une petite fille à qui l'on avait dit que Dieu était dans les cieux, s'exclama : « Au ciel, comme les petits oiseaux ? Alors, il doit avoir un bec ». Cette petite fille pouvait être catholique : la définition du catéchisme n'exclut pas le bec chez Dieu.

Jetant les yeux dans notre for intérieur, nous recherchons parmi tout ce qui y bouillonne ce qui nous semble meilleur, et nous en faisons notre Dieu. Le divin est l'idéalisation des éléments les meilleurs de l'homme, et la religion consiste dans le culte que la moitié de l'individu rend à son autre moitié, et les parties infimes ou inertes de l'être aux plus nerveuses, au plus héroïques.

Le Dieu de Philippe II, ou, ce qui revient au même, son idéal dispose avec le Monastère d'un commentaire volumineux. Qu'exprime donc la masse énorme de cet édifice ? Si le monument tout entier est un effort voué à l'expression d'un idéal, quel idéal s'affirme donc et se hiérarchise dans cette fastueuse débauche de vaillance² ?

□ □ □

LE GRAND STYLE

Il est dans l'évolution de l'esprit européen un instant encore trop peu étudié et cependant du plus vif intérêt. Heure où

² Le concept d'« *esfuerzo* » employé par Ortega, tenant à la fois de l'effort et de la vaillance, nous avons recours pour la traduction à l'un et l'autre terme, suivant la pente du contexte.

l'âme continentale dut connaître un de ces terribles drames intérieurs qui, malgré leur gravité et la douleur aiguë qu'ils éveillent, ne se manifestent qu'indirectement. Cette heure coïncide avec la construction de l'Escorial. C'est au milieu du XVI^e siècle que les fruits de la Renaissance atteignent leur maturité suprême. Vous savez de reste ce qu'est la Renaissance : la joie de vivre, une étape de plénitude. De nouveau les hommes voient dans le monde une espèce de Paradis. Il règne une coïncidence parfaite entre aspiration et réalité. Remarquez que l'amertume naît toujours de la disproportion entre ce que nous ambitionnons et ce que nous obtenons.

« Chi non può quel che vuol, quel che può voglia ³ », disait Léonard. Les hommes de la Renaissance ne voulaient que ce qu'ils pouvaient et pouvaient tout ce qu'ils voulaient. Si d'aventure malaise et mécontentement pointent dans leurs ouvrages, c'est avec une si fière mine qu'ils ne ressemblent en rien à ce que nous appelons tristesse, à cette humeur de manchot ou de perclus qui de nos jours rampe et geint dans nos cœurs. À ce plaisant état d'esprit de la Renaissance ne pouvaient répondre que des productions sereines et mesurées, filles du rythme et de l'équilibre ; bref, ce que l'on appelait la « maniera gentile ».

Mais vers 1560 se répandent en Europe une inquiétude, une insatisfaction viscérales ; on doute que la vie soit aussi parfaite et achevée que le croyait l'époque précédente. On commence à s'apercevoir que l'existence désirée vaut mieux que celle que nous vivons. Nos aspirations sont plus vastes et plus hautes que nos réussites. Nos ambitions sont autant d'énergies prisonnières de la matière et nous en consacrons la plupart à résister au carcan que cette dernière nous impose.

Voulez-vous une expression symbolique de ce nouvel état d'esprit ? Face au vers de Léonard, évoquez cet autre poème de Michel-Ange, l'homme du moment : « La mia allegrezza è malinconia » :

³ « Qui ne peut ce qu'il veut, qu'il veuille ce qu'il peut ».

O Dio, O Dio, O Dio,
 Chi m'ha tolto a me stesso,
 Ch'a me fusse piú presso
 O piú di me potessi, che posso ?
 O Dio, O Dio, O Dio ⁴.

Les formes paisibles et coquettes de l'art renaissant ne pouvaient servir de vocabulaire adéquat aux émotions de héros prisonniers, de Prométhées couverts de chaînes, éprouvées par des hommes que la vie fait hurler de la sorte. Et, de fait, c'est justement au cours de ces années que s'ébauche une modification des normes du style classique. Et la première de ces modifications consiste à dépasser les formes gracieuses de la Renaissance par la pure et simple amplification de leur format exact. Michel-Ange oppose, en architecture, à la « maniera gentile » ce que l'on a nommé la « maniera grande ». Le colossal, le superlatif, l'énorme, vont triompher en art. D'Apollon la sensibilité se détourne vers Hercule. Le beau, c'est l'herculéen.

Thème trop suggestif, s'il en est, pour que nous l'effleurions ici, fût-ce légèrement. Mais pourquoi, pourquoi donc les hommes se complurent-ils un temps à l'excessif, à l'hyperbole en toute chose ? Que signifie chez l'homme l'émotion de l'herculéen ? Hâtons-nous cependant. Je voulais pour ma part seulement indiquer qu'au moment où s'élève sur l'horizon moral européen la constellation d'Hercule, l'Espagne célébrait son heure méridienne, elle gouvernait le monde et dans un repli de notre Guadarrama tutélaire, le roi Philippe érigeait, conformément à la « maniera grande », ce monument à son idéal.

□ □ □

TRAITÉ DE LA VAILLANCE PURE

À qui, disions-nous, se trouve dédiée cette fastueuse débauche de vaillance ? Si nous longeons en tous sens les interminables façades de San Lorenzo, nous aurons accompli une

⁴ « Ô Dieu, ô Dieu, ô Dieu, — celui qui m'a de moi-même dépris, — quel est-il donc pour être plus proche — ou plus puissant sur moi, que je ne le suis moi-même ? Ô Dieu, ô Dieu, ô Dieu. »

promenade historique de quelques kilomètres, nous aurons éveillé en nous un robuste appétit ; mais, hélas, l'architecture n'aura point fait descendre devers nous aucune formule qui transcende la pierre. L'Escorial est un effort sans nom, sans dédicace, sans transcendence. C'est un effort énorme qui se reflète en lui-même, dédaigneux de tout ce qui peut exister hors de lui. Sataniquement, cet effort s'adore et se chante lui-même. C'est un effort consacré à l'effort.

Devant l'image de l'Érechthéion, du Parthénon, il ne nous vient pas à l'esprit d'évoquer l'effort des constructeurs : des ruines éclatantes émanent sous le ciel à l'azur limpide de souveraines auréoles d'idéalité esthétique, politique et métaphysique dont l'énergie ne cesse d'être actuelle. Préoccupés que nous sommes de recueillir ces denses effluves, nous demeurons indifférents, sans réaction face au problème du travail investi dans le polissage de ces pierres et de leur mise en place.

Tout au contraire, dans ce monument de nos aïeux se manifeste, pétrifiée, une âme toute de volonté, toute d'effort, mais exempte d'idées et de sensibilité. Cette architecture n'est rien d'autre que vouloir, désir, élan. Mieux que partout ailleurs nous apprenons ici quelle est la substance espagnole, quelle est la source souterraine d'où a jailli à gros bouillons l'histoire du peuple le plus anormal d'Europe. Charles-Quint, Philippe II ont entendu leur peuple en confession, et ce dernier leur a dit dans un délire de franchise : « Quant à moi, je n'entends goutte à ces fins au service et à la propagation desquelles se vouent d'autres peuples ; je ne veux être ni savant, ni intimement religieux ; je ne veux pas être juste et moins encore la prudence ne préoccupe nullement mon cœur. Je ne veux qu'une chose : être grand ». Un de mes amis, qui rendit visite à Weimar à la sœur de Nietzsche, lui demanda quelle opinion le génial penseur nourrissait des Espagnols. M^{me} Förster-Nietzsche, qui parlait espagnol, pour avoir résidé au Paraguay, se souvenait qu'un jour Nietzsche lui avait dit : « Les Espagnols ! Les Espagnols ! Voilà des hommes qui ont voulu être trop ! »

Nous avons voulu imposer, non pas un idéal de vertu ou de vérité, mais bien notre propre vouloir. Jamais la grandeur désirée n'a revêtu pour nous une forme particulière ; tout comme notre D. Juan, qui aimait l'amour sans réussir ja-

mais à aimer nulle femme, nous avons voulu le vouloir sans vouloir jamais nulle chose. Nous sommes dans l'Histoire une explosion de volonté aveugle, diffuse, brutale. La sévère masse de San Lorenzo exprime d'aventure notre pénurie d'idées, mais, en même temps, notre exubérance d'élans. Parodiant l'ouvrage du docteur Palacios Rubios⁵, nous pourrions décrire l'Escorial comme un traité du pur effort.

□ □ □

LE « CŒUR », SANCHO PANZA ET FICHTE

La vaillance ! Comme on le sait, Platon fut le premier à tenter de découvrir les composantes de l'âme humaine, ce que par la suite, on dénomma « puissances ». Comprenant que l'esprit individuel est chose trop scabreuse et fugitive pour qu'on puisse l'analyser, Platon rechercha dans les races, comme en autant de projections grandioses, les ressorts de notre conscience. « C'est dans sa nation, dit-il, que l'homme est écrit en grands caractères ». Il remarquait chez les Grecs une inlassable curiosité ainsi qu'une dextérité native pour le maniement des idées ; les Grecs étaient intelligents ; chez eux s'affirmait la puissance intellectuelle. Mais il décelait chez les peuples barbares du Caucase certain caractère qu'il cherchait en vain en Grèce et qui lui semblait tout aussi important que l'intellect : « Les Scythes — observe Socrate dans *la République* — ne sont pas intelligents comme nous, mais ils ont le "Ουμός". "Θυμός", en latin « furor » ; en castillan effort, « cœur », élan. C'est sur ce mot que Platon bâtit l'idée que l'on nomme aujourd'hui volonté.

Voilà bien la puissance espagnole typique. Sur la toile de fond, illimitée, de l'histoire universelle, nous espagnols, nous fûmes un protagoniste du « cœur ». Telle est toute notre grandeur, telle toute notre misère.

⁵ Le docteur Juan López dit de Palacios Rubios — bourgade salmantine où il naquit vers le milieu du XV^e siècle —, contemporain et serviteur des Rois Catholiques et de leur petit-fils (il mourut vers 1525), est surtout connu par son *Tratado del esfuerzo bélico* (1524), fruit d'une longue et brillante carrière universitaire et bureaucratique, laquelle lui valut la haute estime, entre autres, de Cisneros et Las Casas.

La vaillance isolée, non régie par l'idée, est un farouche pouvoir d'impulsion, un aveugle désir qui prodigue ses coups de bélier sans trêve et sans direction. En elle-même, elle est dépourvue de finalité ; celle-ci est toujours un produit de l'intelligence, de la fonction calculatrice, ordonnatrice. De là que pour le cœur haut placé l'action ne présente pas d'intérêt. L'action est un mouvement dirigé vers une fin, et elle vaut ce qu'elle vaudra, tous comptes faits. Mais pour l'homme vaillant, le prix des actes ne se mesure nullement à leur pure difficulté, à la quantité de « cœur » qu'ils exigent. L'homme vaillant n'est pas intéressé par l'action : rien ne l'attire que l'exploit.

Qu'il me soit permis sur ce point d'évoquer un souvenir privé. Pour des raisons personnelles je ne saurais, pour ma part, jamais contempler le paysage de l'Escorial sans que vaguement, comme le filigrane d'une étoffe, je n'y entrevoie celui d'une autre contrée lointaine, la plus dissemblable de l'Escorial qu'on puisse imaginer. C'est une petite cité, gothique, proche d'une paisible rivière aux sombres eaux, ceinturée de collines arrondies que recouvrent entièrement des bois profonds de sapins et de pins, de hêtres clairs et de buis magnifiques.

C'est dans cette cité que s'est écoulé l'équinoxe de ma jeunesse ; c'est à elle que je dois la moitié, pour le moins, de mes espoirs, et presque toute ma discipline intellectuelle. Cette petite ville, c'est Marburg, sur les rives de la Lahn.

Mais au fait j'évoquais des souvenirs. Je me rappelais que voici environ quatre ans, je passais l'été dans cette cité gothique, près de la Lahn. À l'époque Hermann Cohen, un des plus grands philosophes aujourd'hui vivants⁶ était en train d'écrire son *Esthétique*. Comme tous les grands créateurs, Cohen est de tempérament modeste et il se récréait à discuter avec moi des choses de l'art et de la beauté. Le problème de l'exacte nature du roman comme genre suscita, plus que tout autre, une controverse idéale entre lui et moi. Je lui parlai de Cervantes et Cohen interrompit alors son travail pour relire le *D. Quichotte*. Comment oublier ces nuits où, sur la cime des forêts, le ciel noir et profond s'emplissait de blon-

⁶ On voudra bien se souvenir que ce texte, publié après la première guerre mondiale, est écrit en 1915.

des étoiles inquiètes, palpitantes comme de menues viscères infantiles. Je me dirigeais vers la demeure du maître et je le trouvais penché sur notre livre, traduit en allemand par Tieck, le romantique. Et presque toujours, lorsqu'il relevait son noble visage, le maître vénéré me saluait de ces mots : « Mais, mon cher, ce bon Sancho emploie continuellement le mot même dont Fichte fait la base de sa philosophie ». En effet : Sancho fait grand usage — au point qu'il en a plein la bouche — du mot : « exploit » que Tieck traduisit par « Tathandlung », acte de volonté, de décision.

L'Allemagne, au fil des siècles, avait été le peuple, intellectuel, des poètes et des penseurs. Chez Kant pointent déjà, au côté de la pensée, les droits de la volonté — près de la logique, l'éthique. Mais chez Fichte la balance penche du côté du vouloir, et avant la logique il place l'exploit. Avant la réflexion, un acte de « cœur », une « Tathandlung » : tel est le principe de sa philosophie. N'est-il pas vrai que les nations changent ? Et peut-on nier que l'Allemagne a bien appris cette leçon de Fichte que Cohen voyait esquissée par Sancho ?



LA MÉLANCOLIE

Mais où peut conduire la pure vaillance ? Nulle part, ou, pour mieux dire, vers un seul horizon : la mélancolie.

Cervantes composa dans son *D. Quichotte* la critique de la pure vaillance. Don Quichotte est comme Don Juan un héros de peu d'intelligence ; il possède des idées simples, tranquilles, rhétoriques, lesquelles en toute rigueur ne sont pas des idées mais plutôt des paragraphes. Il n'avait guère en tête que des pensées entassées et polies comme les galets par la vague marine. Mais Don Quichotte était un cœur vaillant ; de l'avalanche d'humour en laquelle il convertit son existence, nous dégageons son énergie, pure de toute farce. « Les enchanteurs pourront bien venir à bout de mon heur ; mais quant à la vaillance et au courage, je les en défie bien ». Ce fut un homme de cœur : telle était son unique réalité, et c'est autour d'elle qu'il suscita un monde de fantasmes tâ-

tonnants. Tout, à l'entour, lui devient prétexte pour que s'exerce la volonté, pour que le cœur s'enflamme, pour que l'enthousiasme prenne son essor. Mais il arrive un moment où s'élèvent au profond de cette âme incandescente des doutes sérieux sur le sens de ses exploits. Et Cervantes commence alors à multiplier les paroles de tristesse. Du chapitre LVIII à la fin du roman, tout n'est qu'amertume. « La mélancolie s'épancha en son cœur, dit le poète. Il ne mangeait plus, ajoute-t-il, tant il était morose ; il succombait au chagrin et à la mélancolie ». « Laisse-moi mourir, dit-il à Sancho, du fait de mes pensées, sous le coup de mes malheurs ». Pour la première fois il prend une auberge pour une auberge. Et, pourtant, écoutez cet angoissant aveu de notre vaillant : La vérité est que « je ne suis, quant à moi, ce que je conquiers à force de travaux », je ne sais ce que j'obtiens au prix de ma vaillance.

1915

El Espectador. VI. 1927

[Traduit par A. Joucla-Ruau]

□ □ □

SCHÈME DE SALOMÉ⁷

Dans la morphologie de l'être féminin, il n'est pas, d'aventure, de figures plus surprenantes que celles de Judith et de Salomé, les deux femmes qui avancent pourvues de deux têtes chacune : la leur et celle du décapité.

Il est curieux de remarquer qu'en toute espèce de réalités se présentent des cas extrêmes où l'espèce paraît se nier elle-même et se muer en son contraire. Ce sont des natures frontalières qui, pour ainsi dire, appartiennent à deux royaumes contigus, tels certains animaux qui sont presque des plantes ou certaines substances chimiques qui se confondent

⁷ On notera que le *Schème de Salomé* fut publié d'abord par J.R. Jiménez dans sa revue *Índice*, ce qui lui valut une hargne durable de la part d'Azorín, dont un texte avait perdu la première place au bénéfice d'Ortega. Cf. sur ce point J.R. Jiménez : *la Corriente infinita* . . . , Aguilar, Madrid, 1961, p. 159.

presque avec le plasma vivant. En elles réside l'équivoque propre à tout ce qui est terme et limite ; ainsi du profil des corps, ligne où ils prennent fin et dont on ne sait trop s'il relève bien d'eux ou de l'espace environnant qui marque leur contour.

Une méditation sérieusement conduite, de sorte qu'elle ne se perde ni sur les récifs de l'anecdote ni dans une casuistique de hasard, nous révèle l'essence de la féminité dans ce fait qu'un être ne sentira son destin pleinement accompli qu'en livrant sa personne à une autre personne. Tout ce que de surcroît la femme fait ou est revêt un caractère adjectif et dérivé. Face à ce phénomène merveilleux, la masculinité oppose son instinct radical, qui la pousse à s'emparer d'une autre personne. Il existe donc une harmonie préétablie entre homme et femme ; pour celle-ci vivre c'est se livrer ; pour le premier, vivre c'est s'emparer, et l'un et l'autre destins, en raison précisément de leur antagonisme, en arrivent à un ajustement parfait.

Le conflit surgit lorsque dans cet instinct radical du masculin et du féminin se font jour déviations et interférences. Car c'est une erreur de supposer que l'homme et la femme concrets le soient toujours dans leur plénitude et leur pureté. La classification suivant laquelle nous répartissons les êtres en hommes et en femmes, est, à l'évidence, inexacte ; la réalité offre, entre l'un et l'autre terme, un nombre infini de nuances. La biologie montre bien comment la sexualité physique plane indécise sur le germe jusqu'au point qu'on peut envisager de le soumettre expérimentalement à un changement de sexe. Chaque individu vivant représente une équation particulière à quoi participent les deux genres et rien n'est moins fréquent que de découvrir un être qui soit « un homme intégral » ou « une femme intégrale ». Ce qui advient en matière de sexualité physique est encore plus manifeste lorsque nous observons la sexualité psychologique. Le principe masculin et le féminin, le « Ying » et le « Yang » de la pensée chinoise, semblent se disputer une à une les âmes et passer avec elles des compromis multiformes, qui sont les divers types d'homme et de femme.

Ainsi, Judith et Salomé sont deux variétés que nous découvrons dans le type de femme le plus étonnant, parce que le plus contradictoire : la femme de proie.

Ce serait vaine obstination que de prétendre parler comme il convient de l'une et ou l'autre figure sans l'espace requis et je devrai me limiter pour le moment à ébaucher un schème extrêmement bref de ce qu'est Salomé.

La plante Salomé n'écloît que sur les cimes de la société. En Palestine, c'était une princesse oisive et gâtée ; aujourd'hui ce pourrait être une fille de banquier ou du roi du pétrole. Le trait décisif consiste en ce que son éducation, dans une atmosphère de bon plaisir, a effacé de son esprit la ligne dynamique du partage entre réel et imaginaire. Tous ses désirs ont été constamment satisfaits, et ce qui lui semblait indésirable était aboli de son univers. La donnée essentielle de sa légende, la clef de son mécanisme psychologique réside dans le fait que Salomé voit exaucer toutes ses prières. Comme il lui suffit de désirer pour obtenir, peu à peu l'atrophie, dans son âme, s'est étendue à toutes les opérations que le commun des mortels a coutume d'effectuer pour parvenir à satisfaire ses appétits. Les énergies, vacantes de la sorte, en sont venues à se déverser sur la turbine du désir, faisant de Salomé un prodigieux laboratoire d'aspirations, d'imaginations, de fantaisies. Cela seul signifie une déformation de la féminité. Car la femme, normalement, imagine, cède à la fantaisie moins que l'homme, ce à quoi elle doit de s'adapter plus aisément au destin réel qui lui est assigné. Pour le mâle, l'objet du désir est à l'ordinaire une création imaginative, préalable à la réalité ; pour la femme, en revanche, c'est ce qu'elle découvre parmi les choses réelles. Ainsi, dans l'ordre érotique, il est courant de voir l'homme forger *a priori*, comme Chateaubriand, un « fantôme d'amour »⁸, une image ir-réelle de femme, à laquelle il voue son enthousiasme. Chez la femme, cela est hautement insolite, non en vertu d'un quelconque hasard, mais grâce à la sécheresse d'imagination qui caractérise la psyché féminine.

Salomé abandonne les rênes à sa fantaisie, comme le fait le mâle, et du fait que sa vie imaginaire est l'élément le plus réel et positif de sa vie, sa féminité par là même emprunte un détour masculin. Ajoutez à cela l'insistance avec laquelle la légende mentionne sa virginité inentamée. Un excès de virginité corporelle, un souci immodéré de prolonger l'état d'innocence.

⁸ En français dans le texte.

cence va bien souvent de pair chez la femme avec un caractère masculin. Mallarmé vit profondément juste en supposant Salomé insensible. Sa chair, souple et sombre, à la musculature acrobatique et fine — Salomé danse —, couverte de feux émis par les gemmes et les métaux précieux, nous laisse l'impression d'un « reptile inviolé ».

Salomé ne serait point femme si elle ne sentait le besoin de livrer sa personne à une autre personne ; mais, femme imaginative et fragile, elle la livre à un fantôme, à un songe par elle-même élaboré. De la sorte, sa féminité s'évapore tout entière à travers une dimension imaginaire.

Toutefois, par le biais de son amoureuse chimère, Salomé découvre enfin quelle distance sépare le réel et le fantastique. Le tout-puissant tétrarque ne peut fabriquer un homme répondant à l'image logée dans cette petite tête audacieuse. L'histoire se répète invariablement : toute Salomé traîne, au milieu de l'opulence, une vie maussade, chagrine et, au fond, macérant dans l'amertume. Elle implore de ses vœux le support matériel sur lequel appuyer sa création fantasmagorique et, pareille à celui qui essaye un costume sur un mannequin, elle tente d'ajuster l'irréel profil de sa rêverie aux hommes qui défilent à sa vue.

Un jour, marqué entre les jours, Salomé croit enfin avoir trouvé sur terre l'incarnation de son fantôme. Renonçons pour l'instant à vérifier les motifs. Peut-être ne s'agit-il que d'un quiproquo : la coïncidence de son paradigme avec cet homme de chair et d'os que l'on nomme Jean-Baptiste est plutôt négative. Il ne ressemble à son idéal qu'en ce qu'il diffère du reste des hommes. Les Salomés cherchent toujours un mâle si distinct des autres mâles qu'il appartient, pour ainsi dire, à un nouveau sexe inconnu. Autre symptôme de féminité déformée. Le Baptiste est un personnage velu et frénétique, qui clame aux déserts et prêche une religion hydrothérapique. Salomé ne pouvait plus mal tomber ; Jean-Baptiste est un homme d'idées, un « homo religiosus » ; le pôle opposé à Don Juan, qui est, lui, « l'homme à femmes »⁸.

La tragédie galope, inévitablement, comme une réaction chimique de caractère explosif.

Salomé aime son fantôme ; c'est à lui qu'elle s'est livrée, et non à Jean-Baptiste. Il n'est pour elle, simplement, qu'un

instrument, qu'un corps à fournir au premier. Le sentiment que nourrit Salomé envers son hirsute personne n'est pas d'amour, mais bien plutôt l'appétit d'être aimée de lui. La masculinité de Salomé devait l'entraîner, sans autre solution, à nouer le rapport érotique, du geste propre au mâle. L'homme en effet ressent l'amour en premier lieu comme une faim violente d'être aimé, tandis que pour la femme la réaction primaire est de ressentir son propre amour, la chaleureuse influence qui rayonne de son être vers l'aimé et qui la pousse vers lui. Le besoin d'être aimée n'est ressenti par elle que comme conséquence et à titre secondaire. La femme normale, ne l'oublions pas, est le contraire du fauve, lequel se lance sur la proie ; elle est en vérité la proie qui se lance sur le fauve.

Salomé, qui n'aime pas Jean-Baptiste, a besoin d'être aimée de lui, a besoin de s'emparer de sa personne, et au service de cette aspiration masculine, elle va mettre toutes les violences que d'ordinaire emploie le mâle pour imposer sa volonté à l'univers ambiant. Et voilà bien pourquoi, telles d'autres un lis entre les mains, cette femme arbore une tête fauchée entre ses longs doigts marmoréens. C'est sa proie vitale. La démarche cadencée, le torse ondulant, le visage hébraïque au profil de corbeau, elle avance à travers la légende et sur le chef figé, aux yeux vitreux, son âme se penche avec une inflexion rapace d'émerillon et d'atour.

Mais c'est une histoire bien trop enchevêtrée et trop proluxe pour qu'à mon tour je la rapporte ici, l'histoire du flirt tragique entre Salomé, princesse, et Jean-Baptiste, intellectuel.

El Espectador, IV, 1925

[Traduit par A. Joucla-Ruau]